

Une « amie des Juifs » parle

Yvonne Netter 12 mars 1943

Josèphe Massé

DANS **LE MONDE JUIF** 1990/1 N° 137 , PAGES 42 À 50

ÉDITIONS **CENTRE DE DOCUMENTATION JUIVE CONTEMPORAINE**

ISSN 0026-9425

DOI 10.3917/lmj.202.0042

Date de mise en ligne : 08/01/2021

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-monde-juif-1990-1-page-42?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Centre de Documentation Juive Contemporaine.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Une « amie des Juifs » parle (1)

par Joséphe MASSE

Yvonne NETTER
12 mars 1943

J'ai appris qu'Yvonne Netter, sur les conseils d'un cousin, avait demandé à être mutée à l'hôpital de Pithiviers.

C'est maintenant chose faite et je vais aller lui rendre visite.

J'ai ainsi l'occasion de faire la connaissance de Laemelé, président de la Cour d'assises, Léo Kartun, pianiste, Théodore Valensi, grand avocat, et Habib, joaillier qui partagent sa détention.

Le moral semble bon, d'autant plus que s'offre la possibilité de « fuite » par la porte de la chapelle qui serait, avec la complicité des sœurs et d'une amie, laissée ouverte après l'office auquel notre « malade » ne manquait jamais d'assister.

A mon retour à Paris, je dois entrer en contact avec un certain Pierre Fribourg.

C'est un vieux monsieur, du moins me semble-t-il, qui porte des lorgnons et possède une banque boulevard Malesherbes. Tout de suite, il m'est sympathique et je pense que c'est réciproque.

En dehors de la préparation de l'évasion d'Yvonne Netter, il me « traîne » partout. C'est ainsi que nous irons détruire dans l'appartement d'Albert Kahn des tas de papiers et que je trouverai sur son bureau une carte de visite d'Henri Bergson qu'il me permettra de garder (je l'ai toujours).

Il m'emmène aussi voir son père à l'hôpital Rothschild. C'est un très vieux monsieur qui ressemble à Victor Hugo et me récite à chaque visite des tirades du *Cid*, de *Britannicus* ou de *l'Ecole des femmes*. Je crois que je lui plais et, si je l'écoutais, je viendrais lui rendre visite tous les jours autorisés. Il a été le seul Juif à être arrêté à Auxerre à l'âge de... quatre-vingt-trois ans !

Pierre Fribourg appartenait à un réseau parti de Lyon et étendu à Paris, « France d'abord », qui a été entièrement démantelé après l'arrestation de l'un de ses membres qui n'a pu résister à la torture.

Mais, si ce réseau est anéanti, il n'en est pas moins vrai qu'un dîner auquel j'assiste dans un restaurant, groupant une dizaine de personnes, me fait penser, à juste titre, que tous ces gens complotent contre les Allemands ! Je serai souvent en contact avec eux par la suite, faisant office d'agent de liaison.

Le 28 février, Pierre m'annonce que tout s'est bien passé et que notre « fugueuse » se trouve chez les Tessier à Pithiviers où elle doit rester jusqu'à ce que j'aille la chercher.

La police est « sur les dents » et le portrait d'Yvonne Netter a été diffusé un peu partout. Son amie Madeleine D... a été arrêtée.

(1) Voir *Le Monde Juif*, n^{os} 135 et 136.

Il nous faut donc attendre un peu que le calme soit revenu et la surveillance relâchée.

Le 12 mars, je passe à la banque chercher les 50.000 francs qui ont été promis à « la famille d'accueil ».

Je dois prendre le train en gare d'Austerlitz jusqu'à Etampes et de là gagner Pithiviers par la route avec mon vélo. La carte d'identité a été, par les soins d'Emeric, cachée dans la couverture d'un livre, « Via Mala ». Magnifique travail de relieur occasionnel !

J'ai mis maman au courant d'à peu près tout. Si tout va bien, notre évadée sera là le soir même. Elle ne passera que vingt-quatre heures à la maison. Il y a une « planque » pour elle.

Le lendemain, me voici dans le train. J'ai mis l'argent dans mon soutien-gorge et j'ai l'impression que le moindre mouvement fait un bruit fou.

Mes compagnons de voyage n'ont pas l'air de me trouver tellement bruyante, tout occupés qu'ils sont à parler ravitaillement. Ils discutent des adresses où l'on peut trouver ceci ou cela « pas trop cher ». Ce sont certainement des habitués de la ligne et du trafic...

Ma voisine me demande si je vais moi aussi au ravitaillement... En quelque sorte, je viens aussi au ravitaillement ! Sans doute devant mon air niais, elle propose de m'emmener avec elle... C'est bien ma veine, je ne sais comment m'en sortir... C'est une bavarde et une curieuse. Elle m'offre un bonbon à la fraise que je n'ose refuser... J'ai horreur des bonbons à la fraise... Je suce, le goût et l'odeur m'écœurent. Je ne dois pas y penser, autrement je vais vomir.

Etampes... et ce bonbon qui n'en finit pas de fondre... je le crache discrètement sur le quai.

Mon obligante voisine veut à tout prix m'attendre...

— Allez, je vous attends.

— Non, non, ce n'est pas la peine, je vous rejoindrai, je dois aller chercher mon vélo.

— Alors dans dix minutes devant le café en face.

— Entendu, mais si je tarde, ne m'attendez pas.

— Si, si, j'attendrai...

— Merci, je vais faire au plus vite...

Vite, vite, je récupère mon vélo, m'assure que tout le monde est dans le café et je file avec toute la vitesse dont je suis capable.

J'ai bien regardé la carte, rien de plus simple. Personne en vue, j'enlève du guidon les poignées en caoutchouc, récupère l'argent dans le soutien-gorge, le glisse dedans et remets... le bouchon. En route.

On doit m'attendre maintenant au café... pas trop longtemps j'espère !

Il n'y a que quarante kilomètres à faire mais j'ai le vent de face et la route n'est pas agréable. Cette campagne est plate, plate, je ne croise personne, personne ne me double ; c'est sans doute mieux ainsi, mais c'est interminable, et pourtant, sur les bornes, c'est le compte à rebours : 6, 5, 4, 3, 2, 1.

Pithiviers...enfin.

Les explications qui m'ont été données pour trouver la ferme sont bonnes : moi, voici devant une grosse porte que je pousse et... je suis prête à prendre la fuite : un cochon est là, suspendu à un crochet, ventre ouvert et près de lui se tient... un gendarme !

Dans ma tête tout se bouscule à un rythme accéléré. Mon cœur bat la chamade quand le gendarme s'approche de moi.

— Allons, la Parisienne, donnez-moi votre vélo, entrez, entrez, on vous attend.

Je dois avoir l'air ahuri car la maîtresse de maison se met à rire.

— Je crois bien que vous avez eu peur, mais ne vous en faites pas, votre amie est là et le gendarme est avec nous.

Ouf !

Je lui dis que j'ai apporté le petit paquet dont j'ai parlé avec sa fille, mais c'est un refus net.

— Nous faisons cela pour vous rendre service, pour rien d'autre, venez...

On m'emène dans un autre bâtiment. Yvonne Netter est là, nous tombons dans les bras l'une de l'autre. La première partie est gagnée.

Je redescends chercher l'argent mais je serais bien étonnée qu'ils acceptent.

Le gendarme est toujours là près du cochon...

— C'est toujours ça que les boches n'auront pas. Alors quand l'emmenez-vous votre avocate ?

— Le plus tôt possible, mais la gare ?

— Plus aucune surveillance, la police est persuadée qu'elle est partie depuis longtemps.

— Et sur le trajet entre ici et la gare ?

— Aucun contrôle prévu. Par contre, à l'arrivée à Paris, je ne garantis rien. Il faudra faire très attention, sa photo a été diffusée.

— Je sais. Y a-t-il des contrôles dans le train ?

— Oui, très souvent, mais ne vous en faites pas, tout ira bien.

Je remonte voir la prisonnière, car elle est encore prisonnière. Je tente de la rassurer de mon mieux. Elle est très tendue. Nous essayons de parler de choses et d'autres, mais le cœur n'y est pas. Le temps nous semble long car nous devons attendre pour partir afin d'arriver à la gare au dernier moment.

La jeune fille de la maison monte et Yvonne Netter lui fait ses adieux, essayant de lui glisser les billets dans la main. Sa réaction était prévue.

— Mais c'était convenu, Jo vous l'avait dit.

— C'est vrai, mais j'ai toujours dit non, vous me vexeriez en insistant. Allez, partez vite. Bonne chance. La meilleure façon de nous remercier sera de nous faire savoir que tout s'est bien passé. Jo, je compte sur un mot.

— D'accord, dès demain.

Dans la cour, le cochon a disparu, mais le gendarme est là et, à notre surprise, propose de nous accompagner jusqu'à la gare.

Nous marchons bon train et, tandis que j'enregistre mon vélo et prends les

billets, il discute en toute sérénité avec Yvonne Netter. Il ne nous quitte que lorsque le train s'ébranle.

Environ une heure après le départ, arrêt en rase campagne.

Mon amie est décomposée.

— Jo, c'est pour moi, ils vont me reprendre.

— Mais non, restez calme (au fond, je ne suis pas plus rassurée qu'elle).

Je lui tiens la main. Elle me serre. Pourvu qu'elle ne craque pas, ce n'est pas le moment. Je la sais forte mais... Le train repart et quatre fois encore nous stoppons et entendons des voix allemandes sur le ballast : los, los. Quatre fois je verrai la panique dans ses yeux.

Que ferai-je si elle se fait reprendre ? Aurai-je le courage de partir, de la laisser ? A la maison, il y a Pearl, Henry, mes parents... Fort heureusement, il ne m'a pas été donné de faire un choix. Nous sommes arrivées sans encombre. Nous passons au contrôle mais les valises pleines de vêtements n'intéressent personne... le flair des inspecteurs ne vaut pas celui des chiens et nous sortons dans le flot des voyageurs. Je viendrai chercher mon vélo demain.

Il nous reste encore une étape. Notre but : arriver à l'école maternelle de Gentilly. J'ai l'impression que tout le monde nous regarde, en fait nous n'intéressons personne.

A la maison, on est rassuré de nous voir arriver à peu près à l'heure prévue. Nous bavardons tard dans la soirée et enfin Yvonne Netter peut dormir calmement.

Je dois l'emmener demain dans sa planque. Elle pourra y rester le temps qu'il faudra pour obtenir encore d'autres papiers et un point de chute en zone libre.

C'était compter sans maman qui arrive à me convaincre que rien ne presse, qu'elle semble fatiguée et qu'elle peut rester ici quelque temps. Au fond c'est vrai, elle est aussi bien ici qu'ailleurs et, comme son signalement a été donné un peu partout, sans compter les photos, mieux vaut qu'elle ne sorte pas.

Une fois de plus, nous nous organisons et, quelques jours plus tard, nous avons tous l'impression qu'elle a toujours vécu ici. C'est, en dépit de sa voix désagréable, une merveilleuse conteuse. Son auditoire est intéressé, ce qu'elle adore. Elle fait souvent des retours en arrière et nous suivons ses vingt ans, son mariage, la naissance de son fils, son divorce, ses rapports avec sa belle-mère qui n'étaient pas les meilleurs... laquelle belle-mère lui avait offert un médaillon en email de Limoges serti de diamants qu'elle n'avait jamais voulu mettre, d'une part parce qu'il ne lui plaisait pas, d'autre part parce qu'il lui venait de sa chère belle-mère... sans importance cet épisode médaillon, et pourtant...

Elle joue de temps à autre du piano, comme une élève appliquée. Je m'étonne de ne pas lui voir tirer la langue.

Et le temps passe, mais elle est prisonnière. Elle ne sort dans la cour et le jardin que lorsque les enfants sont partis. Je sais que c'est difficile mais sur ce point je suis intraitable. Il serait très imprudent de se promener dans Paris où elle risquerait d'être reconnue.

La personne qui l'a fait évader par la porte de la chapelle de Pithiviers, Madeleine D..., a été arrêtée. Elle est en prison. Après des tas de détours, Yvonne Netter reçoit des lettres dans lesquelles elle raconte avec force détails qui me choquent sa vie de prisonnière. C'est évidemment bouleversant, mais que faire ?

Comme aucune preuve n'a pu être faite au sujet de sa culpabilité, on la libère sans nul doute pour remonter jusqu'à la trop célèbre évadée.

Elle veut à tout prix la voir et essaie de me persuader qu'elle va faire arranger un rendez-vous par Pierre, qu'il n'y a aucun risque. Je ne suis nullement convaincu. Pearl non plus, par contre maman dit qu'elle comprend. Elle ira donc au rendez-vous.

J'ai confiance en Pierre. Il aura pris des précautions.

Partie vers 14 heures, elle ne sera de retour qu'à 19 heures et nous aurons eu tout le temps de nous inquiéter.

Elle est tellement ravie de cette rencontre que nous lui pardonnons sur le champ, bien persuadées qu'elle va recommencer.

Le lendemain, je pars rendre visite à une ancienne internée des Tourelles libérée il y a quelque temps, Jacotte.

— Dis donc, tu sais qu'Yvonne Netter s'est évadée ?

— Oui, je sais.

— Eh bien, je sais où elle est.

— Ah oui, où ?

— A Paris...

— Mais non, voyons, elle doit être en zone libre.

— Non, je suis sûre qu'elle est à Paris, je vais te surprendre, je l'ai vue.

— Tu t'es certainement trompée, tu lui as parlé ?

— Non, mais je suis sûre que c'était elle. Qu'est-ce que tu dis de la nouvelle ?

— J'ai du mal à y croire.

— Dis tout de suite que j'ai des visions.

— Pas du tout, mais si elle était à Paris, je le saurais.

— Justement, cela m'étonne que tu ne sois pas au courant.

— Enfin, où l'as-tu vue et quand ?

— Hier après-midi vers 14 h 30 avenue d'Orléans.

— Eh bien, pour une nouvelle, je suis stupéfaite. L'as-tu dit à Léa ?

— Oui, je lui ai téléphoné, elle a eu la même réaction que toi, n'a pas voulu me croire et m'a demandé de t'en parler.

— Alors, quand tu la verras, dis-lui que je ne suis au courant de rien et je suppose qu'une fois de plus elle te dira que tu as rêvé.

— Au moins il y en a une qui me croit, c'est Suzanne...

— Ah, parce que tu l'as dit aussi à Suzanne !

— Bien sûr, elle va aller voir Claude et lui en parlera.

Et comme le dit la chanson : et c'est comme ça que tout l'pays l'a su.

J'ai du mal à rester sur ma chaise et à ingurgiter la tasse de thé que m'offre Jacotte.

Je suis furieuse et le court trajet porte d'Orléans-Gentilly ne suffit pas à me faire retrouver mon calme.

Je suis en retard, tout le monde est à table. Quitte à leur faire perdre l'appétit, j'attaque tout de suite après qu'Yvonne Netter nous ait dit le plus simplement du monde qu'elle avait l'intention de revoir Madeleine D.

Je lui raconte mon entrevue avec Jacotte et conclus :

— Que vous risquiez votre vie, cela vous regarde, la mienne, passe encore, mais il y a mes parents, Pearl et Henry, vous ne trouvez pas que ce serait un peu cher payer pour une fantaisie ?

— Mais, Jo...

Je claque la porte et file dans ma chambre. Mon cœur en prend un coup, je l'entends... Maman et papa doivent être malades de confusion. Je suis sûre qu'ils sont en train de m'excuser. Pearl vient me rejoindre, elle a l'air stupéfaite, mais un sourire me fait penser qu'elle est d'accord avec moi. Henry, qui n'aime pas les discussions, s'est retiré dans le salon. Pearl ne me reproche que le fait d'avoir employé un ton sec et tranchant à la limite de l'insolence pour avoir dit... ce que j'ai eu raison de dire.

Cela ne m'empêche pas de dormir, mais le lendemain, je ne suis pas tellement fière. Nous déjeunons comme si rien ne s'était passé. Nous parlons de choses sans importance. Je suis contente d'aller faire la queue pour avoir de la viande alors que jamais je n'ai marqué le moindre enthousiasme pour ce genre de sport.

Il faut voir Pierre le plus tôt possible pour un passage en zone libre, autrement nous allons tous nous faire arrêter.

Il reste encore une formalité à accomplir : faire viser la carte d'Yvonne Netter au commissariat. Maman est très inquiète de ce qu'elle appelle mon inconscience mais je me demande ce que l'on peut faire d'autre.

Il est entendu que si je ne suis pas de retour dans une demi-heure, tout le monde doit prendre la route pour une « promenade ». Yvonne Netter est très optimiste, je crois qu'elle est la seule !

Au commissariat, il y a un monde fou. Le bureau est au premier étage. L'escalier qui y accède est gardé par deux flics. La carte est fausse, les renseignements faux, bref tout est faux y compris ce que je vais leur raconter.

Mon tour arrive.

— C'est pour faire viser cette carte pour ma tante.

— Votre tante ? Elle ne peut pas venir elle-même ?

— Non, elle ne peut pas, elle a du mal à se déplacer, elle a des rhumatismes, alors, pour monter votre escalier, ce n'est pas possible.

Le flic regarde la carte, me regarde et dit :

— Mais elle est fausse cette carte...

Je suis en sueur et m'entends répondre :

— Bien sûr qu'elle est fausse...

— Attendez là...

Il disparaît dans un autre bureau. Qua faire ? Avant d'arriver en bas, je serais rattrapée. Je reste.

Mon cœur fait encore des siennes, on va finir par l'entendre de l'extérieur !

La porte s'ouvre. Ils sont deux. Je leur fait un large sourire, ô combien forcé

L'un des deux me tend la carte et j'ai le culot de lui dire :

— Mais il est faux votre cachet !

— Oui, aussi faux que la carte que vous m'avez donnée.

Tout le monde éclate de rire.

Je prends le temps de remettre le précieux papier dans mon sac, remercie avec des « jambes de coton », je regagne la maison.

Yvonne Netter m'embrasse.

— Vous voyez que tout s'est bien passé, je vous l'avais dit.

Eh oui, tout s'est passé, mais quelle frousse !

Je me suis souvent demandée si le commissaire avait été dupe ou non.

La veille de son départ, Yvonne Netter m'a remis... le fameux médaillon insistant sur sa valeur, avec une chaîne en platine, s'il vous plaît. J'ai encore failli éclater. Ce geste gâchait un peu tout et je n'ai pas compris qu'elle le fasse. J'ai remis le cadeau dans une enveloppe avec un simple mot, dans sa valise, lui disant que ce qui avait été fait l'avait été par amitié et que je ne voulais ni ne pouvais accepter un bijou.

Je suis allée la voir quelques mois plus tard près de Capvern, au Laca. Nous n'avons plus jamais parlé de cela.

J'ai gardé toute sa correspondance. Maintenant elle est morte et elle me manque beaucoup.

Un drapeau anglais sur Berlin - juin 1943

Adieu petit drapeau !

Nous allons aller aux Galeries Lafayette faire quelques courses. J'ai dans la poche un petit drapeau anglais de 10 cm sur 6 environ, en tissu, qui m'a été donné par l'un de mes contacts.

Quelle mouche me pique encore ?

Il y a là, dans une vitrine, un foulard représentant la carte de l'Allemagne avec les principales villes et les numéros de stalags. Dans un coin du foulard, une inscription : où est-il ?

Sans rien dire de mes intentions à maman, je lui demande de se mettre devant le comptoir, elle le fait sans comprendre, je passe derrière, fais glisser la vitre... et mon drapeau se trouve sur Berlin.

Maman a les yeux si grands que je me demande s'ils ne vont pas passer par dessus ses lunettes. Nous attendons un peu. Les réactions sont toutes les mêmes : des rires, et encore des rires.

Nous trouvons plus prudent de monter au premier étage d'où nous pouvons observer. Il y a maintenant tout un attroupement, une bousculade pour regarder... Le chef de rayon, intrigué, vient voir. Je chausse mes lunettes. Il ne rit pas du tout, ramasse le drapeau, regarde à droite et à gauche et le fourre dans sa poche. Adieu mon drapeau, mais il est peut-être en bonnes mains.

Maman me dit que nous sommes infernales car, bien sûr, pas de doute pour elle, Pearl est « dans le coup ». Bien sûr, Pearl a ri, mais maman aussi !

Je regrette mon drapeau, mais la satisfaction de l'avoir vu sur Berlin l'emporte sur mes regrets...

Anne Wellers et ses enfants

JUILLET 1943

Il a fait chaud en ce mois de juillet. Les volets de la salle à manger sont fermés à cause de la défense passive, mais les fenêtres sont restées ouvertes.

Papa nous a donné les dernières nouvelles de la B.B.C. L'échec de l'offensive allemande sur Koursk nous réjouit, les petits drapeaux avancent. Jamais nous n'avons mieux connu les cartes russes ! Plus que jamais, nous sommes persuadés que ce sera bientôt fini avec ces bombardements alliés sur la Ruhr, sur Berlin et les centres économiques de la puissante Allemagne...

Pourquoi traînons-nous si tard ce soir ? Le comptoir plein de cerises reste là sans que nous pensions à nous servir.

Un coup de sonnette nous fait tressaillir. C'est juste l'heure du couvre-feu. Nous n'attendons personne. Nous nous regardons sans dire un mot lorsqu'une autre fois la sonnerie se fait entendre. Je me lève, éteins le lumière et ouvre les volets. Il fait noir, je ne distingue rien.

— Qui est là ?

— Mademoiselle Jo ?

— Oui, c'est ici.

— Je suis Anne Wellers, la femme de Georges Wellers.

— J'arrive.

J'ai le temps de glisser à maman que c'est la femme d'un ami qui doit avoir des ennuis, je crois qu'elle n'est pas seule.

Je descends, ouvre la porte et me trouve en présence d'Anne Wellers... et de ses deux enfants. Je les fais monter à l'appartement. L'aîné est terrorisé et tremble, il n'ose prendre les cerises que nous lui proposons tandis que le plus petit commence à manger.

Anne nous raconte avec son merveilleux accent russe (ah cet accent russe. Je crois entendre Nadine) que son mari a pu la prévenir que son arrestation était imminente avec les enfants... Elle s'est donc enfuie sans le moindre bagage, seulement avec mon prénom et mon adresse en tête comme la lui avait transmise son mari « en cas de pépin ». Elle a eu un mal fou à nous trouver et voyant une maison allumée... le commissariat, elle a demandé le chemin. On l'a envoyée à la mairie où notre Mme Soleil l'a conduite chez nous, toute habituée qu'elle est d'entendre demander Mlle Jo !

Anne est désemparée mais nous arrivons à la rassurer autant que faire se peut.

Pendant ce temps, les enfants ont vidé la coupe... Cela va mieux.

Il est très tard. Nous verrons demain ce qu'il conviendra de faire. La première chose est de les coucher, le plus petit dormira sur le canapé du salon et l'autre avec sa mère sur le lit pliant.

Je n'arrive pas à m'endormir, Pearl non plus. Chacune pense à ceux qui sont déjà partis, ses parents, et moi aux enfants de Drancy. Si Anne était restée, elle serait au camp et ses enfants en auraient été séparés sans nul doute. Tout cela est horrible. Non, il ne faudra jamais oublier.

Le lendemain, les enfants ont retrouvé leur sourire et déjeunent d'un bon appétit tandis que nous essayons de « faire le point ». L'un d'eux pianotera pour distraire, l'autre s'installera avec des livres dans le salon car il est hors de question qu'ils sortent de l'appartement pendant les heures de garderie.

Une fois de plus, nous nous répartissons les tâches : papa, en dehors de ces informations, est chargé du ravitaillement. Il aura le lait à la ferme, les Bretons aident les Bretons... Il partira cette semaine en Bretagne chez sa sœur d'où il rapportera du beurre et de la charcuterie. Comme il ne fume pas, il donnera en échange son tabac. Pour le pain, pas de problème non plus, les tickets ne manquent pas (merci M. Eloy de la mairie de Gentilly) et de plus, la boulangère est Bretonne. Elle nous dira plus tard qu'elle « se doutait de quelque chose » à la vue de si nombreux tickets.

Je ne surprendrai personne en disant que le boucher est Breton...

> Jamais aucun de ces commerçants ne nous a vendu au marché noir quoique ce fut. Notre ravitaillement était fait uniquement par échanges. De plus, maman était très connue, très estimée et très respectée et lorsque l'on pouvait lui faire plaisir, on le faisait. De son côté, elle était de ces êtres privilégiés qui peuvent donner tout le dévouement qui est en eux. Pour elle, les venues de Pearl, Henry, Yvonne Netter et maintenant celle d'Anne et de ses enfants ne posent pas de problèmes, sinon de ravitaillement, un peu, mais ils ont besoin d'aide, et elle les aidera de toutes ses forces.

Je vais essayer de joindre des amis sûrs qui se chargeront d'eux tandis que maman va joindre la maman de l'un de ses élèves déjà contactée pour des cartes d'identité et des certificats de baptême.

En quelques jours, nous sommes une fois de plus « organisés ».

Pearl et Anne parlent souvent russe et je pense encore à Nadine.

Anne et ses enfants resteront environ trois semaines à la maison... prisonniers !

J.M.

Rectification : Dans le *Monde Juif* n° 136, p. 181, lignes 3 à 5 d'en haut, au lieu de « Rapidement, je sais que le professeur Baumgartner a eu un fils tué le jour de ses vingt-et-un ans par les Allemands car, enrôlé de force, il avait dit ne pas vouloir tirer contre les Français » il faut lire : « Le fils du professeur Baumgartner fut déporté, et revenu de déportation devint plus tard Gouverneur de la Banque de France. Le jeune homme tué sur le quai de la gare pour avoir dit qu'il ne voulait pas tirer sur des Français était le frère de sœur V. »

J.M.

Centre de documentation juive contemporaine - 106 rue de Valenciennes - 75013 Paris - Tél. 01 42 40 16 06 - Fax 01 42 40 16 07 - E-mail : cdcj@wanadoo.fr